

Table des matières

1. De mauvaises nouvelles	5
2. Ruth disparaît	25
3. La maison d'accueil	39
4. Gilbert	57
5. Mlle Carr est transformée	69
6. Une vie nouvelle	79
7. Ruth se rebelle	95
8. La mort d'une rancune	105
9. Le beau-père	131
10. L'épreuve de l'amour	141

Chapitre **1**

**De mauvaises
nouvelles**

L'atmosphère de la salle de classe est étouffante. Le soleil tape inexorablement à travers les vitres sans rideaux, sur lesquelles les mouches montent et descendent avec nonchalance. Le bruit de la circulation provenant de la rue animée toute proche accompagne par intermittence la voix de Mlle Brice. Il s'élève parfois en un crescendo de coups de klaxons, de hurlements de freins et de roulement des lourds camions, puis s'estompe en un grondement monotone presque imperceptible. Toutefois, la voix presque stridente continue inlassablement, jusqu'au moment où une pause abrupte réveille brusquement l'attention de la classe de filles qui ne manifestent pas le moindre intérêt. L'institutrice pose un regard las et exaspéré sur les écolières. Ses yeux parcourent les rangées de visages indifférents, stupides ou simplement ennuyés, et s'arrêtent sur celui de la plus insupportable de toutes ses élèves. La jeune fille ne la regarde même pas. Elle ne semble pas avoir remarqué le silence de mauvais augure qui vient de s'abattre sur la pièce, mais paraît complètement absorbée par

une mouche bleue qui a dû tomber dans un encrier; elle vient de la placer avec précaution sur un bout de buvard et observe l'insecte qui tente faiblement de se déplacer.

– Ruth Steinberger! dit Mlle Brice d'un ton sévère, sans faire le moindre effort pour masquer sa réelle antipathie. Peux-tu me répéter ce que je viens de dire?

Ruth la regarde maintenant bien en face, laissant paraître un instant l'éclat d'une rangée de petites dents blanches régulières entre ses lèvres entrouvertes. D'un mouvement de tête dédaigneux et insolent, elle dégage la masse de cheveux noirs, bouclés, de son visage.

– Je sais bien que vous étiez en train de parler, Mlle Brice, répond-elle calmement, mais je n'ai aucune idée de ce que vous avez dit.

– Viens ici!

La maîtresse parvient difficilement à cacher sa nervosité et son irritation; sa main se ferme et s'ouvre, dans une envie presque irrésistible d'administrer une bonne gifle à la coupable. L'attitude nonchalante et impudente de Ruth, tandis qu'elle s'avance vers le pupitre, ne contribue en rien à faire baisser la tension. Elle se tient là sans la moindre trace d'appréhension ou de confusion.

– Pourquoi viens-tu à l'école? demande Mlle Brice d'un ton glacial.

Ruth lève les yeux et rencontre le regard hostile. Prenant soudain l'accent des quartiers populaires, elle répond:

– Si vous permettez, mam’selle, j’veins parce que le gouvernement m’y oblige, pour que les enseignants ne soient pas au chômage, j’imagine!

Toute la classe salue cette répartie par un concert de gloussements contenus; deux taches de couleur vive apparaissent sur les joues de Mlle Brice.

– Tu iras voir la directrice, Ruth Steinberger, dit-elle furieuse; nous avons appris à ne pas attendre de ta part un comportement convenable, mais ton insolence vient de dépasser la mesure. J’espère seulement que Mlle Craford saura comment s’occuper de toi. C’est regrettable que tu aies été acceptée dans une école d’élèves respectables. Une maison de correction aurait été plus appropriée pour toi. Reste là pendant que j’écris un mot pour Mlle Craford.

Le visage de Ruth a perdu son expression mi-espiègle mi-arrogante, et ses yeux foncés brillent d’un éclat menaçant.

– Que savez-vous sur moi? demande-t-elle avec un dédain non déguisé.

– Tais-toi! Mlle Brice s’assied à son bureau, prend une feuille de papier et essaie de transmettre son sentiment d’indignation et de frustration en quelques mots suffisamment forts et cependant dignes pour convaincre la directrice du sérieux de sa plainte. Elle cache l’enveloppe et la tend à Ruth avec un geste brusque pour la congédier. Celle-ci la prend en affichant le mépris le plus total.

La tête haute, Ruth se dirige vers le bureau de la directrice. Avant de frapper, elle se penche pour appliquer son

oreille contre le trou de la serrure. Des bribes de conversation lui parviennent de l'intérieur; elle distingue la voix de Mlle Craford qui s'entretient avec quelqu'un de son ton le plus mielleux. Elle recule et s'adosse au mur attendant la suite des événements. Elle n'allait certainement pas présenter cette lettre d'incrimination en présence d'une personne inconnue.

Elle doit attendre dix minutes avant que la porte s'ouvre et qu'une femme élégamment vêtue sorte non sans lui avoir jeté un regard curieux. Mlle Craford accompagne poliment sa visiteuse jusqu'au bout du couloir. «Un de ces gros bonnets», commente Ruth intérieurement.

– Eh bien? Le ton n'est pas très engageant. La directrice est de retour et se tient devant elle. Sans un mot, Ruth tend l'enveloppe légèrement froissée à force d'avoir été tournée et retournée entre ses doigts moites pendant qu'elle attendait. Mlle Craford la prend et, avec un bref «Entre», s'assied à son bureau. Son visage se renfrogne en lisant. Ce n'est pas la première fois que cette élève se distingue par son insolence, et bien qu'elle ne puisse s'empêcher de soupçonner l'existence d'un problème sous-jacent, elle se demande comment aborder ce cas de manière efficace.

– Tu as de nouveau causé du trouble en classe et été impolie avec ton professeur, commence-t-elle d'un ton sévère. L'air profondément indifférente, la coupable ne dit rien. – Ruth, continue Mlle Craford après une courte pause, tu es assez grande pour comprendre qu'un tel comportement ne peut pas continuer. Tu exerces une

mauvaise influence sur le reste de la classe, et tu te tailles une très mauvaise réputation dans l'école. Lorsque tu seras en âge de sortir et chercher du travail, tu auras besoin d'une recommandation, et que pourrai-je dire d'une fille qui a causé tant d'ennuis et qui a un comportement aussi choquant?

Ruth n'a apparemment aucune suggestion à présenter, et Mlle Craford pousse un soupir d'impatience. – As-tu quelque chose à ajouter? demande-t-elle.

– Non, merci Mlle Craford, répond Ruth calmement.

– Très bien. La directrice jette à nouveau un regard sur la lettre qu'elle tient entre ses mains. Mlle Brice dit que ton attitude envers elle a été des plus insolentes et insultantes devant toute la classe. Tu vas donc venir avec moi maintenant et t'excuser en présence de tes camarades de classe.

– Non, mademoiselle Craford. La voix traduit une ferme détermination, et la bouche délicate aux contours réguliers forme à présent une ligne droite dure.

Mlle Craford est trop expérimentée pour ne pas discerner ces signaux de danger, et trop sage pour s'exposer à une confrontation où elle risquerait d'être perdante.

– Refuses-tu de m'obéir, Ruth Steinberger? demande-t-elle d'un ton égal.

– Mademoiselle Craford, je ne ferai pas mes excuses à Mlle Brice. Bien que Ruth se soit exprimée d'une voix tout à fait sûre, une touche d'appréhension se lit dans les yeux bruns qu'elle lève pour rencontrer ceux de la directrice.

– Très bien. Dans ce cas tu ne me laisses pas le choix, répond Mlle Craford avec fermeté. Assieds-toi dans ce coin; je t'accorde cinq minutes pour réfléchir. Soit tu viens avec moi t'excuser comme il convient auprès de Mlle Brice avant la fin des classes, soit je dois t'administrer une sévère correction.

Ruth s'assied. Bien qu'elle redoute la douleur physique, à laquelle elle est très sensible, elle n'envisage pas un instant l'autre possibilité qui lui est offerte et rassemble tout son courage et sa fierté afin de pouvoir supporter la correction annoncée sans sourciller. Les cinq minutes semblent très longues; on n'entend aucun son dans la pièce si ce n'est le doux tic-tac de l'horloge sur le manteau de cheminée et de temps à autre, un froissement de papier sur le bureau de la directrice. Finalement Mlle Craford lève les yeux.

– Viens ici, Ruth, dit-elle avec plus de douceur qu'auparavant. Tandis que celle-ci s'approche de son bureau, elle poursuit: – Maintenant, j'aimerais que tu sois raisonnable. Tu sais que tu as causé du trouble et que tu t'es montrée impertinente en classe; c'est ton devoir de t'excuser auprès de Mlle Brice. Tu ferais beaucoup mieux d'y aller et de t'acquitter tout de suite de cette tâche, et nous n'en parlerons plus pour cette fois. Tu es une fille éveillée et intelligente; tu pourrais réussir brillamment, et c'est vraiment dommage que tu gâtes tes résultats scolaires par ton mauvais comportement.

Ruth garde les yeux baissés et son visage s'empourpre.

La directrice attend.

– C'est ta dernière chance, dit-elle après une pause. Viens donc, et suis mon conseil.

– Non, mademoiselle Craford. Les mots sont exprimés à voix basse mais plus résolument que jamais.

Mlle Craford soupire et hausse les épaules. Elle se lève et sans plus de commentaire va chercher la baguette rarement utilisée dans le placard derrière elle. Un léger frisson secoue un instant le corps de Ruth, puis, les dents serrées, elle endure en silence les trois coups cuisants qu'elle reçoit sur chaque main.

Renvoyée par la directrice, Ruth court directement à travers la cour jusqu'au portail. Il fait chaud et elle est venue sans manteau. La cloche de l'école va sonner d'un instant à l'autre maintenant, et bien que ce soit contraire au règlement de quitter le bâtiment avant la sonnerie, elle se précipite rageusement dans la rue. Elle ne souhaite pas rencontrer ses camarades de classe. Elle connaît leur curiosité et sait qu'elles voudront toutes savoir exactement comment s'est passé son entretien avec la directrice, ce qui en est résulté et pourquoi elle n'est pas retournée en classe. Les yeux de Ruth sont brûlants de larmes qu'elle refuse de laisser couler, et son cœur est tiraillé par des émotions contradictoires. Elle regrette d'avoir contrarié Mlle Craford qui, elle le réalise, lui a infligé cette punition à contrecœur. Elle n'arrive pas à comprendre ses propres sentiments et cet esprit de méchanceté qui si souvent la possède, mais la haine féroce qu'elle voue à Mlle Brice est plus forte que

tout cela; c'est cette femme qui, à son avis, est la cause de tous ses problèmes.

Plus tard, en regardant en arrière, Ruth considérera toujours cet après-midi d'été comme un jalon important de sa vie. Elle grimpe les escaliers qui conduisent au petit appartement qu'elle occupe avec sa mère, absorbée par ses pensées, troublée et fâchée, et sans le moindre pressentiment que quelque chose d'inhabituel puisse l'attendre. Elle compte en fait trouver les lieux déserts – car sa mère est rarement à la maison à ces heures pour l'accueillir. La porte cependant est ouverte et Mme Steinberger est en train de mettre la table pour le souper, une tâche qui incombe normalement à Ruth.

A trente ans à peine, Mme Steinberger est veuve. C'est une femme élancée, à l'allure élégante, avec de grands yeux bruns de couleur un peu plus claire que ceux de sa fille. Ses cheveux, en leur état naturel du même brun foncé, presque noir, que ceux de Ruth, tendent actuellement plutôt vers un auburn fortement cuivré. Elle a les lèvres et les ongles d'un rouge éclatant, et les sourcils marqués seulement par une fine ligne noire bien au-dessus de leur position normale; son beau visage, au contour délicat, est barbouillé plutôt irrégulièrement de poudre et de fond de teint. Alors qu'elle se retourne pour saluer sa fille, quelques cendres de sa cigarette tombent sur l'assiette de gâteaux qu'elle vient de placer sur la table.

– Tu rentres tôt, ma chérie, remarque-t-elle.

Ruth inspecte la scène avec étonnement et ne relève pas le commentaire de sa mère.

– Que se passe-t-il, maman? demande-t-elle.

Mme Steinberger se détourne et s'absorbe dans ses préparatifs.

– Je voulais t'offrir un festin pour ton souper, dit-elle en s'efforçant de parler avec nonchalance, et ensuite, toi et moi, nous aurons un petit entretien en tête-à-tête.

– A quel sujet? Le comportement de sa mère et son évidente nervosité sont si inhabituels, que le ton de Ruth traduit son anxiété.

– Ne t'inquiète pas ma chérie. Attends un peu et tu sauras.

Les efforts de Mme Steinberger pour la rassurer produisent cependant l'effet contraire. Ruth s'assied à table, l'air sombre, tendu.

– J'aimerais que tu me le dises maintenant, maman. Je sais qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

– Absolument pas. Prends ton souper et profite-en!

Malgré ces assurances, ni la mère ni la fille ne manifestent un grand appétit pour leur repas, et bien que Mme Steinberger fasse une ou deux tentatives pour animer la conversation, Ruth ne répond pas, et un silence gêné s'installe entre elles. Enfin la mère rassemble les assiettes, pose les coudes sur la table, et la tête légèrement penchée d'un côté, regarde avec gêne le visage boudeur de sa fille. Ruth se laisse dévisager quelques secondes, puis s'exclame avec impatience:

– Oh! maman! vas-tu enfin lâcher le morceau?